Prologue

Comment te dire adieu...

Difficile de dire quand ça a commencé, quand le virus m'a pris... Peut-être faudrait-il dater ça d'un certain cadeau de Noël de mes grands-parents. Chez eux, il y avait un bon vieux Mécano qui devait dater d'après-guerre. Mon grand-père insistait pour qu'on construise des trucs monstrueux qui nous prenaient des heures, des semaines de samedis après-midi. Sans doute devait-il estimer que ça aiguiserait ma patience, moi qui en manquais déjà un peu... !

Et puis, pour Noël, ou mon 10^e anniversaire peut-être, le dernier qu'il passerait à mes côtés, il m'a offert une boîte merveilleuse. Je la revois encore : en carton, à dominante blanche et bleue avec marqué Philips en gros. Dedans, un drôle de fouillis : une plaque en contreplaqué pleine de trous, des ressorts qui s'y encastraient pour permettre de brancher sans la moindre soudure des

fil, des résistances, des transistors, des rhéostats et un haut-parleur. Un mode d'emploi guide l'électronicien en herbe pour fabriquer des dizaines de réalisations électroniques. On choisira de monter... une radio.

On s'arrache les doigts sur ces fichus ressorts, on branche, on planche, on retourne le mode d'emploi dans tous les sens, on place les deux rhéostats, le haut-parleur et la grosse pile plate. Puis on tourne le premier bouton, celui du volume, jusqu'à obtenir ce grésillement caractéristique des ondes longues ; le second : celui des fréquences, en espérant, sans trop y croire, capter l'une des trois radios reçues à Paris...

Et c'est la voix de Françoise Hardy qui retentit soudain dans le salon : la chanson de Gainsbourg « Comment te dire adieu »... Je n'entendrai plus jamais cette chanson (et je l'ai souvent diffusée bien plus tard) sans penser à ce moment, qu'on dirait « fondateur » si on se laissait aller à la cuistrerie...

Autre épisode, quelques années plus tard. On est au tout début des années 1970. Ma « mob » et moi, on a déjà souvent déboulé de La Courneuve pour traîner dans les rues François 1^{er} et Bayard, mon triangle d'or personnel.

Ce jour-là, je me suis inventé une bonne raison d'être dans ce coin pile à l'heure du déjeuner. À ce moment où, gamin, chez la grand-tante qui m'évitait la cantine de la primaire, j'écoutais les émissions de Pierre Bellemare. On fait la queue devant le « 26 bis », j'y vais. J'entre enfin dans le saint des saints : le studio public d'Europe 1 où je vais assister en direct à *Déjeuner Show*. Tout est incroyablement vivant, simple, moderne. Bellemare, son charisme, ses bretelles, qui se lève et tourne autour

de la table où sont ses acolytes pour lire avec plus d'ardeur les messages publicitaires, les micros qu'on ouvre soi-même sur la table, qu'un verre fait tomber dans un cendrier dans un éclat de rire pendant que le public se tortille les fesses sur les inconfortables chaises pseudo-empire du studio, celui-là même qui fait que je ne loupe pas une rediffusion du *Serpent* d'Henri Verneuil parce qu'on y a tourné la scène où le ministre joué par Noiret est interviewé par un vrai journaliste maison...

En fait, tout avait pourtant commencé en écoutant le *Hit-Parade* d'André Torrent. Pouvait-on rien imaginer de plus dingue que cette machine infernale, ce rythme absolu, ces intros cadrées au cordeau... ?

Quel métier ! Non, mais quel métier, d'ailleurs, ça pouvait bien être ? On pouvait vraiment gagner sa vie en faisant ça ?

Puis un copain m'a suggéré d'écouter *Mozik* et Jean-Loup Laffont. Cruel dilemme : qui préférer, dans quel camp, sous quelle bannière se ranger ? Déjà à l'époque, je pressentais sans pouvoir la nommer la dualité entre les deux grandes radios commerciales : la qualité jamais prise en défaut de la technique de RTL face à l'invention et au modernisme d'Europe n°1. André, Jean-Loup, comment imaginer que je les remplacerais l'un après l'autre sur des grilles d'été tant d'années plus tard...

Dernier souvenir d'avant... On est donc en 1972, il me semble, et j'ai décidé un pote du lycée de Saint-Denis à m'accompagner. On gare les mobs devant Europe, on attache les antivols, on récupère chacun une grosse enveloppe kraft et, casque sur la tête, on entre crânement dans le hall d'Europe. Je jette un petit regard de fausse

connivence au vigile de service et, au bluff, jouant les coursiers, nous voilà dans les couloirs d'Europe.

Je me souviens de ma surprise. De mes surprises, d'ailleurs. D'abord d'avoir réussi à entrer aussi facilement, de ne pas m'être retrouvé sur le trottoir avec le 46 du vigile imprimé sur le pantalon. De la sobriété des studios, ensuite. Des pieds de micros posés n'importe comment sur les tables, des câbles dans tous les sens, des cendriers qui débordent, des gens qui marchent vite, parlent fort, piquent des fous-rires. L'ambiance est tout à la fois telle que je l'ai rêvée et différente. Moins magique peut-être, moins mystérieuse, mais tellement plus joyeuse. J'aperçois Vonny et Robert Willar qui rigolent...

Une fois la balade terminée, avant de se faire remarquer, on ressort. Enhardis par notre réussite, on tente deux rues plus loin, à RTL. Mais là, c'est une autre chanson ! On est bloqués tout de suite par un vigile à qui on ne la fait pas ! « Allez faire ça à Europe n°1 ! » me lance-t-il. J'éclate de rire : « On en vient ! ». Et j'ajoute *in petto* : « Je reviendrai ! ».

I'll be back...

Mais ça prendra un sacré bout de temps !

Avant-Propos

(Ah parce que ça
ne commence toujours pas ?)

De 1981 à 2021...
40 balais, presque deux générations... Une révolution numérique entre temps. On est passé de quatre ou cinq radios à des centaines, de trois chaînes de télé à des dizaines, pas toutes utiles mais bon... Tout a changé : le monde de la consommation des Trente Glorieuses finissantes est devenu celui de la communication et des données. La valeur vient de la data, l'immatériel est la richesse, le virtuel pollue plus la planète que les vieux bus diesel.

40 ans : la durée d'un cycle, celui d'un nouvel apogée de la radio (qui en avait déjà connu un pendant l'entre-deux guerres mais ça, soyons clair, je ne le sais que par les livres d'histoire !), le dernier, sans doute, sous sa forme traditionnelle.

La période d'une explosion d'émetteurs, de marques, d'expériences, d'utopies, d'inventions... avant que le

commerce reprenne ses droits et que tout le monde rede-vienne raisonnable... ou marginal.

Et finalement, notre génération n'a-t-elle pas connu exactement ce que vivent aujourd'hui les plus jeunes ? En 1982, en France, il y avait sans doute plus de gens pour *causer dans le poste* que pour écouter ! Les « grandes radios » tenaient encore le haut du pavé, les autres se battaient pour exister, s'inventer, se créer une place, trouver une raison d'exister... : des auditeurs.

Qu'en est-il en 2021 ? Bientôt dix ans que les plus malins ont envahi les réseaux sociaux, investi Youtube, Instagram, Snapchat, TikTok... De nouvelles générations veulent se mettre en avant et les anciennes auraient tort de s'en tenir à rigoler devant les *duck faces* et d'ignorer les réussites de jeunes (de moins en moins jeunes d'ailleurs) qui ont explosé nos vieux codes et inventé les leurs comme nous avons rigolé devant les « vieilles radios », que nous rêvions en fait d'intégrer. Ils ont cassé nos habitudes de montage, heurtant nos vieilles oreilles, et se sont imposés avec la même insolence que celle dont nous avions fait preuve à l'époque. Le public, dont une partie nous avait déjà abandonnés, les a suivis.

Autre similitude avec notre époque, assez amusante au demeurant : après avoir revendiqué cette invasion des nouveaux supports (comme pour nous avec la FM), les voici dix ans plus tard intégrés à la matinale de RTL, chroniqueurs sur France Inter, animateurs sur une chaîne hertzienne, voire *guests* dans des séries Netflix, au diapason de nos propres ambitions quand il s'agissait alors de passer de nos radios révolutionnaires à des

(Ah parce que ça ne commence toujours pas ?)

médias traditionnels, de la ligne ouverte en banlieue au jeu des autocollants Europe 1 et à la *Valise RTL*.

L'Histoire ne repasse pas les plats, dit-on. Sans doute. Mais les émissions de cuisine qui font florès sur toutes les chaînes de télé (un mystère pour moi, ces trucs) ne font que réinventer encore et toujours la blanquette de veau et la poule au pot de Raymond Oliver et Catherine Langeais.

Le hasard a voulu que si j'ai pu faire de ma passion un métier, c'est justement parce que mon arrivée sur le marché du travail a coïncidé très précisément avec l'explosion de la radio à l'époque, de l'arrivée de la FM et des premiers effritements du monopole de la radiodiffusion. Et les virages surprenants qu'a pris ma carrière (parfois volontairement, souvent après de violents coups de pieds mal placés) ont accompagné l'évolution de cette industrie.

Toujours passionné par la radio, ayant rejoint depuis peu des associations, l'une historienne et patrimoniale, l'autre dédiée à la formation et au soutien des médias dans les pays d'Afrique, je m'en éloigne professionnellement au moment où elle cherche ses nouveaux repères, son futur modèle financier. « Podcasts, podcasts ! », crie-t-on tous azimuts, et là encore l'analogie avec le début des années 1980 est criante. Tout le monde podcaste, quelques-uns trouvent leur angle, leur style, et leur cible : des auditeurs, réguliers, parfois même prêts à mettre la main à la poche, ce que nous n'avons jamais su obtenir.

Un bout de la grande histoire du média via un bout de la petite histoire de cette carrière qui s'est déroulée avec des à-coups, c'est vrai, mais sans pour autant avoir

jamais eu l'impression de travailler réellement, c'est ce que j'avais envie de raconter ici, car je sais que ce média restera à jamais le plus intime. En effet, si la télé est désormais aussi dans la cuisine et le journal dans les toilettes, la radio (même quand on l'écoute sur un smart-phone) est toujours sur la table de chevet, dans la salle de bain, dans la voiture, et la technique du replay ou du podcast natif permet encore plus qu'avant une écoute exhaustive d'un produit mieux fini pour un public de plus en plus exigeant et disponible.

De la radio futile, légère, juste chargée d'accompagner le quotidien, de l'alléger. En témoignent les lettres émouvantes que m'envoyèrent des auditrices et auditeurs, les messages sur minitel, diverses preuves de leur attachement à cette voix dont ils ignoraient le visage... Durant mes années RTL, étant le remplaçant d'été, j'avais inventé mon petit gag perso quand une auditrice me demandait si je « pouvais lui envoyer une photo dédiée ». « Bien sûr », répondais-je, ajoutant immédiatement, « De qui ? ». Ce qui avait le double avantage de déclencher un éclat de rire toujours bienvenu chez l'auditrice en question et de me permettre une impro sur le thème « De moi ? Vous rigolez ! J'ai une voix à gagner des auditrices et une tête à les perdre ! », entre autres...

De la radio *entertainment*, où j'ai reçu les stars de l'époque avec qui le grand piège était la connivence. Toujours se rappeler que tutoyer une star, c'est facile. Devenir l'intime d'un auditeur, c'est plus difficile et bien plus essentiel...

Mais aussi, c'est la deuxième partie, de la radio utile, dans les pays pauvres où c'est le seul média abordable.

(Ah parce que ça ne commence toujours pas ?)

Peu de papier, beaucoup d'analphabétisme équivalent à peu de presse écrite. L'absence d'électricité régulière dans les grandes villes de certains pays d'Afrique, sa quasi inexistence dans certains villages alors qu'on vend des piles à tous les carrefours, parfois avec des bouteilles d'essence et des pneus usés jusqu'à la corde pour faire encore quelques kilomètres, font que la radio s'entend dans toutes les voitures, toutes les demeures, fussent-elles dans un vieux container posé sur le bord de la route.

De la banlieue de Casablanca, où j'ai pris des « petits taxis » au tableau de fond fondu comme une peinture de Dali (soleil ? Surchauffe du moteur ? Les deux ?), à un vieux 4x4 dans les rues de Niamey, de Stone Town (Zanzibar, Tanzanie) à un taxi collectif de Moroni (Comores) ou dans les rues de Hanoï et de Saïgon, la radio était toujours allumée.

Les programmes sérieux, informatifs, religieux, de propagande (comme la radio francophone chinoise de Moroni), ou une programmation légère, musicale, largement plagiée (j'ai entendu des clones d'Europe 2, qui lui avaient piqué jusqu'à son slogan des Caraïbes au Maroc), bref, de tout. Mais partout et tout le temps.

Cette radio-là, passionnante, vivante, souvent trop bavarde, pleine de défauts sympathiques, a envahi la seconde partie de ma vie de radio et prendra aussi une part non négligeable de ces pages.

1

Ça commence

Aussi loin que je me rappelle, il y a toujours eu la radio d'allumée à la maison. En vrac, il y a eu les *Maîtres du Mystère* de Paris Inter (oui, je suis si vieux...!), *Signé Furax* sur Europe et *La Famille Duraton* sur Radio Luxembourg. Puis, j'ai découvert les animateurs et leurs univers particuliers. Notamment Maurice Biraud. Je me souviens de ma stupéfaction. Comment ? Ce type qui jouait les losers (*Mélodie en sous-sol*) ou les caves (qui se *rebiffent*, certes) était aussi le principal séducteur d'Europe n°1 ? Puis, plus tard, en vrac : Michel Lancelot, Pierre Bouteiller (rare escapade vers le service public avec aussi les émissions de Jacques Pradel qui avait alors tant de talent), Gérard Klein, voire épisodiquement le Président Rosko, Wolfman Jack et même l'ami Gaya Bécaud, un certain été.

Donc, je savais que c'était là le métier que je voulais faire. Mais va expliquer ça à ta mère « qui-se-saigne-aux-4-veines-pour-t'élève-toute-seule », elle qui te

verrait bien médecin ou cadre dans une grande boîte (sérieuse) ! Alors, pour faire passer la pilule, j'accepte d'apprendre un métier. Je serai réalisateur de cinéma ou au moins en audiovisuel. Non, ça ne fait pas très sérieux non plus, mais ça, au moins, ça s'apprend dans des écoles ! Contrairement à la radio, pour laquelle il n'y a alors aucune formation.

Et soudain... C'est le drame !...

Un copain, pourtant bien intentionné, me fait découvrir Fabrice. Car, pauvre de moi, moi qui suis déjà allé assister, rue François 1^{er}, au *Déjeuner-show* de Pierre Bellemare, je ne sais rien de l'*Empereur* qui règne sur la rue Bayard, ni des chapiteaux de France et de Navarre où son émission est délocalisée (comme on ne dit pas encore à l'époque) le mercredi. Et c'est donc le drame parce que je deviens fan de Fabrice au point de m'organiser pour écouter son émission de fin de matinée chaque jour, malgré le bac qui approche. Alors oui, je vais louper quasiment tous mes derniers cours de la matinée pour rentrer chez moi écouter Fabrice tranquillement. Si je m'étais fait choper à l'époque, j'aurais sans doute eu le culot de raconter que je me formais pour mon futur métier. Avec le recul, je me dis que ça aurait été la vérité, même si, sur le moment, je n'aurais pas été fier de devoir le soutenir ! Pour tous les amoureux de la radio de ma génération, la découverte de Fabrice en public est un moment édifiant. Il paraît que tout le monde se rappelle de ce qu'il faisait un certain 11 septembre. Moi, je me souviens du podium RTL sous chapiteau à Saint-Denis (beaucoup trop près de mon lycée, danger !), de Fabrice

et Pierre Dallac, dépoitraillés sur la scène pendant le flash de midi pour garder le public chaud, en comparant les poils de leurs torsos.

Plus tard, je verrai Fabrice, dans le Grand Studio de la rue Bayard, arriver sur scène deux minutes avant le direct, s'appuyer nonchalamment sur le pied de micro et simplement regarder son public. Sans un mot. Et les rires de monter doucement, mais sûrement, dans la salle. Et lui, l'œil malicieux : « Merci de votre confiance ! ».

Fabrice sera une révélation. Sa technique époustouflante m'a toujours bluffé. Bien des années plus tard, alors que je travaillais sur Europe 2, j'ai pris l'habitude de filer à la fin de mon émission, plusieurs fois par semaine, pour venir m'asseoir à côté de Fabrice, de Jean-Louis, Fifi et la Goulue, pour assister, muet d'admiration, à un show quotidien, béat de bonheur que Fabrice m'ait fait une petite place dans sa bande. Et chaque jour, c'est une nouvelle claque. L'apparente décontraction du personnage était en fait le résultat d'une concentration totale qui lui permettait de passer en une nanoseconde du plus total délire hors-antenne à quelque chose de bien plus présentable sur une antenne familiale à l'heure des repas ! Parmi les choses qui font que le petit banlieusard qui a dû forcer pas mal de portes pour faire ce qu'il voulait a fini par « s'y croire », il y a eu ce jour où j'ai croisé Fabrice qui, allant déjeuner dans l'une de ses cantines locales (un grand hôtel de la rue François 1^{er}), a traversé la rue pour venir au-devant de moi me serrer la main, alors que j'osais à peine lui faire un signe de tête depuis l'autre trottoir, moi qui allais aussi déjeuner dans le

quartier, mais à une table plus adaptée à mon budget ! Mais je brûle les étapes...

Mon école de radio fut donc buissonnière et osée, mais longue à porter ses fruits parce que, à cette époque-là rappelons-le, il y avait en gros quatre radios importantes en France : Europe 1, France Inter, RTL et RMC. Faites le compte de ce que ça représentait comme places à prendre. Il valait mieux prévoir un Plan B. Et un plan C, d'ailleurs, parce que quand tu loupes le concours d'entrée à l'IDHEC¹, tu t'inscris en fac, faute de mieux.

Le père d'un de mes meilleurs amis m'avait suggéré de faire comme lui : directeur d'hôpital. Bonne planque, qu'il disait. C'était bien avant la mode des pandémies mondiales, faut dire. Alors pourquoi pas ? m'étais-je dit, du haut de mon Bac B obtenu sur le coup de tête d'une prof qui trouvait exagéré l'acharnement des profs sur mon dossier...

L'année où j'entre à l'Université Paris XIII (rien de bien excitant là-dedans : ce n'est pas tant le «Paris» qui est important là-dedans, que le «XIII», c'est-à-dire Ville-taneuse... Oui ça existe. Non, vous ne voulez pas savoir où c'est.), cette année-là, donc, la radio libre est en pleine fermentation. Tout le monde a les yeux rivés sur l'Italie où l'anarchie a pris le pouvoir sur les ondes hertziennes. C'est à la fois l'exemple et le contre-exemple. La liberté audiovisuelle, certes, mais poussée tellement loin que, sans régulation, tout le monde émet, couvre le voisin, brouille tout le monde, est brouillé lui-même.

1. Institut des Hautes Études Cinématographiques, ancêtre de la Fémis.

Certains Français passent la frontière italienne pour créer une antenne commerciale qui couvrira le sud de la France. D'autres, ici, en banlieue parisienne, après avoir traversé de nuit la frontière italienne par les chemins de bergers dans des camionnettes transportant les émetteurs dont la vente est interdite en France, installent les premières radios libres, aussitôt cassées par la police giscardienne. En fac, mon prof de sciences éco revient après quelques jours d'arrêt de travail, vaguement tuméfié de sa rencontre avec la police. Ce n'est que bien plus tard que j'apprendrai que ce Jean Ducarroir est en fait un précurseur de la radio dans le pays et qu'il vient de le payer à coups de matraque.

Et dans le même temps, dans la quincaillerie du boulevard Pasteur, toujours à La Courneuve, on vend sans se cacher un émetteur FM en kit ! Pendant quelques semaines, dans ma cité, avec quelques copains, on va jouer aux pirates. On enregistre quelques émissions parfaitement stupides et sans le moindre intérêt et on fait tourner le magnétophone en se baladant dans le quartier avec un transistor pour voir jusqu'où on émet. Et il faut bien reconnaître que, depuis que j'ai remplacé l'antenne par un radiateur en fonte, le rayon d'action s'est bien élargi d'une bonne centaine de mètres... !

Tout cela est un peu ridicule pour des grands garçons comme nous. Quand la police se fait par trop agressive, nous décidons que le jeu n'en vaut pas la chandelle et (courageusement !) nous laissons tomber.

À la fin de mes études, trois années enfin excitantes à l'ESRA qui nous forme à l'époque en tronc commun à l'ensemble des métiers techniques de l'audiovisuel,

le régime giscardien est en déroute, et l'arrivée imminente de Mitterrand nous fait espérer l'essor de nouvelles radios. De beaux projets sont montés qui n'attendent qu'une autorisation pour démarrer. Je suis pressenti pour être le réalisateur de la matinale de Radio Cité Future, qui a déjà de jolis studios derrière Beaubourg, mais ne verra finalement pas le jour, du moins dans son ambitieuse configuration de départ, car, *in extremis*, « Tonton » interdira la pub aux radios libres, leur ôtant par là-même, dans un système capitaliste, un modèle économique et une paradoxale source de liberté.

Ce n'est qu'un an plus tard qu'un copain parle à un ami d'une radio qui va démarrer, là, dans mon département, pas très loin de chez moi. Je m'accroche comme un vieux chancre à la poignée de la porte du directeur des programmes qui, je l'ai toujours pensé, m'a embauché pour que je le lâche un peu... Et ce sera la première journée de TSF 93. Je l'ai eu à l'usure, le bougre, je m'en souviendrai.